

Le très sympathique anglican de Mazzinghi était « homme de droit » (maître ès arts du Trinity College de Cambridge), fort instruit, sûrement très distingué, peut-être un peu collet monté. Possesseur d'un titre de comte authentique, cet homme au fond très modeste, tenait néanmoins à ce que — ô bon Thackeray ! — le fameux almanach de la pairie s'étalât sur la table du salon et que les armoiries fussent accrochées au mur.

En 1857 naquit Suzette Mazzinghi, fillette délicieuse qui fut le rayon de soleil de son grand-père.

La vie avait bien changé à Clausen. Le temps des vacances qui réunissait les trois sœurs avec leurs enfants aurait pu être fort agréable — si les querelles du ménage Steinhardt, les vilaines disputes entre les sœurs et les dissentiments politiques (tous les Steinhardt étaient chauvins !) n'avaient vicié l'atmosphère.

Les moyens n'existaient plus pour organiser les soupers coûteux d'antan, mais les cafés des dames à quatre heures restèrent toujours en honneur.

Sans parler de la musique qui, avec la serre et la bibliothèque, servait à Schrobilgen de refuge quand les tempêtes des querelles voguaient trop haut. L'aînée des filles, Anne Mazzinghi et sa nièce Suzanne Laurent tenaient le piano pour accompagner le violon de Schrobilgen et la flûte de son correct gendre.

En 1867, l'année où Schrobilgen sera pensionné, la mort d'Anne Mazzinghi le plongea dans la consternation.

Comme « l'Institut » n'avait pas pris l'essor espéré et que la délicatesse de son fondateur ne lui permettait pas d'être à la charge de Schrobilgen dont la situation matérielle était devenue désolante, le bon Mazzinghi, accompagné de sa fillette, quitta Luxembourg pour aller occuper un poste à Londres, au centre de Westminster.

Contrarié par les prétentions de ses deux filles jumelles et leur « opposition insensée », mais surtout dans le but de payer les charges hypothécaires dont Clausen était greffé, Schrobilgen se décida à provoquer une sentence judiciaire ordonnant la licitation, puis se prépara pour rejoindre son gendre à Londres.

La maison habitée par Schrobilgen même fut acquise par l'inspecteur des Eaux et Forêts DUMONT-Mollard, le futur beau-père de Pierre HASTERT qui ira s'y installer plus tard, tandis que la maison Steinhardt ne fut vendue qu'en 1869.

On se défit bien de tous les meubles, mais les dettes étaient tellement élevées qu'il ne resta pour ainsi dire rien après la vente.

Le jardin semble avoir été loué partiellement à une demoiselle Paquet et partiellement au jardinier Nic. Thewes.

La correspondance adressée de Londres à Mathieu Mullendorff, que Schrobilgen avait chargé de l'épineuse mission de liquider ses affaires embrouillées, nous apprend que les démêlés avec ses deux filles remplissaient le vieux père de la plus grande amertume.

Heureusement que Mullendorff était en assez bons rapports avec Camille FRANÇOIS l'homme de confiance de ses cousines Fanny et Francine qui avaient pour avocat Charles Théodore ANDRÉ.